

MÉLANGES SINO-BARBARES

GEORGES KARA*
(Budapest)

Trois thèmes sont touchés ici: transcription ouigoure de la transcription chinoise des mots indiens, transcription des mots chinois en écriture composée des Kitans et une comparaison des morphèmes du tibétain avec ceux du chinois.

Mots-clefs: Acorus, Medicago, réalgar; Conioselinum, Cyperus; graphèmes kitans pour les phonèmes chinois; morphèmes et syllabes.

I. Quelques mots sino-indiens en transcription ouigoure

Dans une belle étude d'une grande portée MM. Dieter Maue et Osman Sertkaya (Maue – Sertkaya 1986, 1991) offrent une analyse approfondie des versions ouigoures de la liste des drogues nécessaires pour le bain magique que la déesse Sarasvatī prescrit et décrit dans le XV^e chapitre du Sūtra de la lumière d'or. En comparant le texte des fragments anciens avec celui du manuscrit de Saint Pétersbourg copié à la fin du XVII^e siècle, ils constatent que les noms indiens qui précèdent aux noms ouigours dans la liste de ce manuscrit (et qui ne se trouvent pas dans les autres versions) furent reconstruits à la base de leur transcription chinoise dont la leçon ouigoure représente un dialecte différent de celui de Chang'an (cf. Csongor 1952, 1967), qui se trouve dans les éléments chinois des anciens textes ouigours. Par exemple, le dialecte chinois qui apparaît ici dans la reconstruction ouigoure des mots indiens a déjà perdu les occlusives *p*, *t* et *k* finales (dans les éléments chinois des anciens textes turcs, *b*, *r* et *g* ou *γ* rendent ces finales) et la finale ou rime *â* du moyen chinois est devenue arrondie. Ces traits indiquent que la reconstruction ouigoure des noms indiens vient d'une interpolation tardive dans le texte de la traduction de Šingqo. Ici je voudrais examiner quelques transcriptions de la liste des 32 drogues qui restent problématiques.

* Georges Kara, Institut d'études orientales, ELTE Université de Budapest, H-1088 Budapest, Múzeum krt. 4/B, Hongrie, e-mail: gkara@indiana.edu

1. *Acorus calamus* (no. 1): ouïg. *äkîr* traduit chin. 菖蒲 *chāng pú* qui traduit skr. *vacā*, en transcription chinoise 跋者 *bá zhě*, moyen indien **bacā*, reconstruit en ouïgure comme P'’C'’’, avec trois lettres *aleph/nun* superflues. Il est possible que la forme ouïgoure doit être lue *bačana* (avec une seule lettre superflue) qui correspond au skr. *vacana* « dry ginger = gingembre séché » (MW 912c), nom d’une autre herbe fragrante, cf. aussi *baja* « nom d’une herbe employée comme un charme contre des démons méchants » (MW 719b).

2. *Medicago sativa* « luzerne » (no. 3): ouïg. *yïpar yorunčga*, chin. 苜蓿香 *mù sù xiāng* pour skr. *sprkkā* « *Trigonella corniculata* » (MW 1268c), tib. *spri ka*, reconstruit en ouïgour comme Z’ P’RK’ = *saparka*, pendant que la transcription chinoise 塞畢力迦 *sāi/sè bí lì jiā* peut-il rend **se(k)/sai-pi(t)-li-ka*, pour les Ouïgours **se<g>/sa<i>-pir-<r>i-ka*, c’est-à-dire, *sapirka*. Dans le commentaire d’une édition moderne du sūtra chinois on a proposé une solution peu probable: skr. *śephālikā* « the fruit of śephāli or: *Nyctanthes Arbor Tristis* » (MW 1088b, cf. *śepāla* « *Vitex* sp. », *śephāli*, *śephālī* (l’initiale et la deuxième syllabe de ces mots sanskrits sont à peine compatibles avec la transcription chinoise en question).

3. Réalgar (no. 5): ouïg. *kizil VRK’R SWN/VYRK’RSWN* (= *virgārsün?*), chin. 雄黃 *xióng huáng*, skr. *manaśīlā*, transcrit en chinois 末捺眇羅 *mò nà chī luó* = **manaśīla*, mais en ouïgour, à tort, MWN’ VYR ‘ = *monavira*, où *vi* est à lire *yī* qui est une des deux leçons du caractère 眇 *chī/yī*, lu erronément au lieu de 眇 *chī*, cf. aussi 移 *yī*.

4. En ce qui concerne la drogue no. 8, non seulement le turc *it burni* « églantier », littéralement « museau de chien » (mais pas « museau du chien » = « truffe » en français) et le chinois 芎藭 *xiōngqiōng* ou *qiōngqiōng* « *Conioselinum* sp. » montrent une discordance sémantique qui semble insurmontable, mais aussi le sens du sanskrit *śyāmaka* « *Panicum frumentaceum*, une sorte de millet cultivé » (MW 1094b) est trop éloigné de ceux des mots turc et chinois. En outre le mongol *noqai qosiyun* et khalkha *noxoi xošuu/xušuu*, littéralement « museau (de) chien » présente un parallèle sémantique pour l’expression turque. Aujourd’hui le khalkha mot dénote « églantier, rosier sauvage » (cf. aussi oïrate *noxää xošuu* id., et « boisson d’épines » en général, Ramstedt, KalmWb 190a et touva *it kadī* « églantier », littéralement « baie (*kat*) du chien »), tandis que dans les documents mongols du XVIII^e siècle il rend « avoine », fourrage des chevaux des gardes khalkha de la frontière russo-mandchoue. La transcription chinoise du mot sanskrit est 闍莫迦 *dū/shè mò jiā* = moyen chinois **ša ma ka* ou **ja ma ka*, tib. *šamaka*, ouïg. *čamuka* (*mu* < *mo* < chin. *mo*). Voir aussi 闍 dans | 多伽 *shè duō jiā* transcription du skr. *jātaka*, etc. (SH 463b).

5. *Cyperus rotundus* (no. 12): ouïg. *topulgak*, chin. 香附子 *xiāng fū zǐ*, skr. *musta*, en transcription chinoise 目察哆 *mù sù chě*, moyen chinois *mu(k)suta* en transcription ouïgoure MWKWY TW, où la syllabe KWY au lieu de SW s’explique par la confusion du caractère 察 *sù* avec 窺 *kuī*. La traduction mongole de Shes rab seng ge

donne *tobulyan-a*.¹ Cf. mong. *tabilyu*, *tabilyana* « Spiraea » (khalkha *tawilgana*, cf. Öljixutag, 1985, pp. 259–261, v. aussi russe *távolga*, *tavolga*, id., Dal' IV, p. 385a, Vasmer IV, p. 8).

II. Sur la transcription des mots chinois en écriture composée des Liao

Il est notoire que les Kitans des Liao eurent deux systèmes d'écriture inspirés par la logographie chinoise. Pour ce qui est à la relation des graphèmes avec leurs sens, ces sont des systèmes mixtes ou complexes qui consistent des logogrammes et des phonogrammes. Ce trait apparaît particulièrement éclatant dans l'écriture composée où les signes qui rendent les éléments d'un mot (son initiale, finale – la rime – et ses syllabes médiales, si telles existent) forment des blocs dont la mesure dépend de la longueur du mot. Ainsi un bloc peut comprimer un seul signe, par exemple, un logogramme voir idéogramme, ou plusieurs signes, par exemple, un logogramme avec un ou plusieurs phonogrammes, ou le bloc ne contient que des phonogrammes (l'initiale, syllabogrammes, la finale – un syllabogramme ou peut-être un phonogramme qui dénote un seul phonème). Les logogrammes ou idéogrammes qui correspondent aux mots monosyllabiques peuvent être également employés comme syllabogrammes, pareillement aux logogrammes chinois dans les transcriptions des mots étrangers, par exemple, des mots indiens des incantations bouddhiques. Ce système complexe a été identifié par M. Chinggeltei et ses collègues avec celui des *xiǎo zì*, les « petits caractères », et ces savants ont détectés un grand nombre d'éléments chinois (mots communs, noms propres et titres) dans les textes des épitaphes kitanes.

L'autre système kitan a une orthographe linéaire², ses caractères ne forment pas des blocs. A présent il est identifié avec l'écriture des *dà zì* « grands caractères » (cf. Chinggeltei 2002). Cette écriture linéaire a aussi certains logogrammes qui sont empruntés au chinois et ne sont modifiés que légèrement (par exemple, ceux qui rendent 月 « mois », 日 « jour »,³ 馬 « cheval », respectivement) ou parfois écrits sans aucune modification (par exemple, 王 *wang* « prince », 皇帝 *yuang di* « empereur », 十 « ten »), tandis que l'écriture composée n'a pas de caractères chinois reconnaissables; mêmes ceux qui sont d'origine chinoise (par exemple, les signes « ciel » et « 5 », cf. Chinggeltei 2002, p. 104, phrase (6), bloc no. 16, chin. 天 et p. 107, ligne 2, le premier signe, *tau* 五) furent remaniés jusqu'à être méconnaissables. La dénotation des signes qui semblent être similaires ou identiques aux caractères chinois diffère de celle de ces caractères chinois (voir, par exemple, 山 « or », pas « montagne », et

¹ Voir dans le xylographe de Fu Dalai, Pékin 1721, vol. VII, f. 8a, l. 24. Cette édition répète le texte de celui de 1659 qui à son tour remonte à la version du XIV^e siècle.

² L'écriture djourtchi hérita les traits caractéristiques de l'écriture linéaire des Kitans. D'ailleurs leur écriture composée a également une forme linéaire, mais elle ne se trouve que dans la calligraphie solennelle des titres des épitaphes impériales.

³ En outre il est étrange que l'écriture linéaire emprunta les logogrammes chinois « jour » et « mois », mais inventa son propre caractère pour « année ». Les Djourtchis non seulement s'inspirèrent de l'exemple du système linéaire des Liao, mais ils aussi adoptèrent les caractères en question s'en tenant à l'addition d'un point à chacun d'eux.

juang « impérial », modifié de chin. 主 « maître, seigneur »; c'est cet idéogramme d'écriture composée qui se figure comme un syllabogramme transcrivant le nom de famille chinoise 黃, moderne *huang*, dans l'inscription kitane du prince des Jin, quand le mot sino-kitan « impérial » était remplacé par un autre vocable; cf. Chinggeltei 2002, p.104, etc.).

En écriture composée la transcription des mots-syllabes chinois a plusieurs voies:

(1) Certaines syllabes chinoises sont rendues par un idéogramme employé au titre de syllabogramme (par exemple, le signe « 100 » rend *ĵau*, le signe « 5 » rend *tau*, et ces deux transcrivent chin. 招討 *ĉau t'au*, moderne *zhāo tāo*, un titre).

(2) Certaines syllabes chinoises sont transcrites par un phonogramme, notamment par un syllabogramme (par exemple, le signe no. 71, *wang*, Chinggeltei 2002, p. 111, rend chin. 王 *wáng* « prince »).

(3) Deux phonogrammes, une initiale et une rime forment une ligature verticale qui rend une syllabe chinoise (par exemple, le signe *pwang*, cf. Chinggeltei, p. 104, phrase (10), bloc no. 2, qui consiste des signes no. 295, *p(i)* et no. 71, *wang* rend 方, moderne *fāng*, ici le seconde mot d'un titre).

(4) Deux phonogrammes forment un bloc horizontal transcrivant une syllabe chinoise (par exemple, le signe *g*, no. 334 (pareil au chin. 几) et *uei*, no. 262 de la liste de M. Chinggeltei transcrivent 國 *guei* « empire, royaume », moderne *guó*).

(5) Deux phonogrammes identiques forment un bloc horizontal transcrivant une syllabe chinoise (par exemple, deux signes *i*, no. 339 de la liste dénotent 懿 *i* « (dame) vertueuse », moderne *yì*).

(6) Trois phonogrammes forment un bloc triangulaire (a+b au dessus de c) transcrivant une syllabe chinoise (par exemple, *l.iau.u* dans l'inscription du prince djourchi, ligne 1, bloc no. 9, pour 略 *liau* « arranger », moderne *lüè*, ici une partie d'un titre; le troisième signe semble être rédundant; cf. aussi *t/d.ie.en* dans le même monument, ligne 2, bloc no. 10, transcrivant 殿 *tien* « palais », probablement *dien* pour la langue kitane).

Les mots chinois en transcription kitane montrent que dans l'écriture composée il y a aussi une série de signes spéciaux pour la notation des initiales et rimes du chinois parlé sous les Liao et qui étaient étrangères pour le système de phonèmes du kitan. Tels sont, par exemple, le signe *c* (*ts*), no. 258 de la liste et l'initiale du nom de l'impératrice Rényi. Le premier, une modification du signe 全 *s*, no. 244, est attesté, par exemple, dans *c.iang k.iun* « général de l'armée », 將軍, moderne *jiāngjūn*, également écrit comme *s.iang k.iun* (pour le kitan *s.iang g.iun*, à la rigueur *senggiün*), ou dans *d/ta.u c.ung*, le nom de l'empereur 道宗 *Dào zōng*, également écrit comme *da.u s.ung*. L'initiale *ž* qui se trouve dans l'épithète de l'impératrice 仁懿 Rényi est une modification du signe *š*, no. 28 (*ž* = *š* avec un point au-dessus). Cette initiale chinoise est remplacée par *ši* à l'initiale de la seconde syllabe du mot écrit *pu. ši.n* « dame », chin. 夫人 moderne *fūrén*.

III. Morphème et syllabe en chinois et en tibétain comparés

Sans compter des éléments étrangers comme 玻璃 *bōliúli*, 玻璃 *bōlí* ou 琉璃 *liúli* « verre » (cf. turc *bolur*), 猓狃獠 *shèlìsún* « lynx » (< mong. *silegüsün*, cf. aussi mandchou *silun*), 胡同 *hútòng* « ruelle, passage étroit », etc., quelques anciens mots polysyllabes comme 蝴蝶 *húdié* « papillon », et des onomatopées comme 呼嚕呼嚕 *huluhulu* « bruit de l'eau courante », 呼嚕嚕 *hululu* « bruit d'une machine qui fonctionne », etc., les morphèmes du chinois sont monosyllabiques et pratiquement invariables.⁴ On peut formuler ce lieu commun aussi comme suit: une syllabe chinoise est toujours un morphème ou la partie d'un morphème onomatopéique (« iconique ») ou d'un morphème étranger. Pour le tibétain écrit la formule porte différente: une syllabe tibétaine contient au moins un morphème ou elle est la partie d'un morphème onomatopéique (cf. les études de Uray 1952, 1953, 1954), une fusion ou une partie d'une fusion de morphèmes ou d'un morphème étranger, et il y a de nombreuses morphèmes variables à l'intérieure de la syllabe, par l'addition d'un ou plusieurs morphèmes « monophoniques » ou par le changement fonctionnel d'un ou plusieurs éléments du thème. Cf., par exemple, *lam* « voie », *sgyur* « tourner qc. » et *'gyur* « devenir », *sdu* « ramasser » et *'du* « s'assembler », voir *bsdus* « (ce qui est/a) ramassé » (forme « pérefixé » avec *b-* et *-s*), *sgra* « voix », *grags* « éclat (de nom); renommé » et *sgrog* « crier, annoncer », *si-li-li* « bruit de la pluie », *zi-ri-ri* « bourdonnement des abeilles; sifflement », *lhang-nge* et *lham-me* « brillant », *yig* et *yi-ge* « lettre; écriture », *khyi* « chien » et *khye'u* « chiot », *ka-ra* « sucre » (< skr.), *seng-ge* « lion » (< skr.) ou *'gi/gi'u-wang* « bezoar » (< moyen chin. *ngiu yuang*, 牛黃 moderne *niúhuáng*), etc.

En comparaison du tibétain le morphème du chinois apparaît simple. Néanmoins même les langues chinoises montrent des traits anciens et nouveaux qui témoignent de certaine variabilité morphologique.

Il est connu que le *pūtōnghuá*, la langue du nord ou *guóyǔ* a développé des quasi-suffixes ou particules *-r* et *-z* de 兒 *ěr* et 子 *zǐ* « enfant » qui, pareils aux suffixes diminutifs des autres langues (cf., par exemple, russ. *serdce* « cœur », *solnce* « soleil »), soulignent la valence « substantive » du « thème » et le rendent plus corpulent, plus manifeste qu'une monosyllabe. Si cette particule s'est déjà intégrée à la monosyllabe, comme, par exemple, dans les mots 鬍子 *húzi* « barbe » et 角兒 *jiǎor* « corne », il s'agit de nouvelles monosyllabes qui consistent de deux morphèmes, tout comme dans le tib. *be'u* « veau » < *ba* « bovin », mais sans changer les voyelles (cf. aussi tib. *ka-ba* « colonne » > moderne tib. de Lhasa *kā*, où le segment entier de la particule *ba* est transformé en un élément suprasegmental).

Une ancienne variabilité fonctionnelle se révèle dans tels doublets chinois comme 把 *bǎ* « saisir, tenir » et *bà* « manche », 轉 *zhuǎn* « tourner, changer » et *zhuàn* « renverser; révolution », 上 *shàng* « monter » et *shàng* « supérieure; au dessus », 好 *hǎo* « bon, excellent » et *hào* « aimer, adorer », 善 *shàn* « bon » et *shǎn* « approuver », 飯 *fàn* « riz, provisions » et *fān* « manger »; 買 *mǎi* « acheter » et 賣

⁴ Cf. Norman (1988, p. 154), section 7.2, The morpheme.

mài « vendre »; 撒 *sà* et 散 *sǎn* « disperser », 還 *huái* « restituer, renvoyer » et *hán/hái* « encore », 長 *cháng* « long » et *zhǎng* « croître; aîné », 傳 *chuán* « transmettre; professer » et *zhuàn* « récit historique », 曝 *pù* « se chauffer au soleil; éven-ter » et *bù* « sécher au soleil », etc. Il est possible que certaines formes de ces alternations suprasegmentales et segmentales représentent les vestiges d'une morphologie monosyllabique pareille à celle que l'on trouve dans la langue tibétaine.

Références bibliographiques

- Chinggeltei (2002): On the Problems of Reading Kitan Characters. *Acta Orient. Hung.* 55, pp. 99–114.
- Csongor, B. (1952): Chinese in the Uighur Script of the T'ang Period. *Acta Orient. Hung.* II, pp. 73–122.
- Csongor, B. (1967): A Note on T'ang Dialects. *Monumenta Serica* (Berkeley) XXVI, pp. 286–294.
- Dal' = *Tolkovyj slovar' živago velikoruskago jazyka Vladimira Dalja*. Vols I–IV. St.-Peterburg–Moskva, 1880–1882.
- Maue, D.–Sertkaya, O. (1986, 1991): Drogenliste und Dhāraṇī aus dem Zauberbad der Sarasvatī des uigurischen Goldglanzsūtra. *Ural-altaische Jahrbücher*, Neue Folge, vol. 4 (1986), pp. 76–99, figs 1–8, vol. 10 (1991), pp. 116–127.
- MW = Sir Monier Monier-Williams (1899): *A Sanskrit–English Dictionary*. Oxford, Clarendon (Oxford University Press, 1979).
- Norman, J. (1988): *Chinese*. Cambridge, etc., Cambridge University Press.
- Öljiixutag, N. (1985): *Bügd Nairamdax Mongol Ard Ulsin belceer, xadlan daxi tejeeliin urgamal tanix bičig*. Ulaanbaatar, Ulsin xewleliin gajar.
- Ramstedt, KalmWb = Ramstedt, G. J. (1935): *Kalmückisches Wörterbuch*. Helsinki.
- SH = Soothill, W. E.–Hodous, L. (1937): *A Dictionary of Chinese Buddhist Terms*. London (Taipei 1970).
- Uray, G. (1952): A Tibetan Diminutive Suffix. *Acta Orient. Hung.* II, pp. 183–219.
- Uray, G. (1953): The Suffix *-e* in Tibetan. *Acta Orient. Hung.* III, pp. 229–344.
- Uray, G. (1954): Duplication, Gemination and Triplication in Tibetan. *Acta Orient. Hung.* IV, pp. 177–241.
- Vasmer = Fasmer, M. (1964–1973): *Ėtimologičeskij slovar' russkogo jazyka*. Vols I–IV. Moskva.